

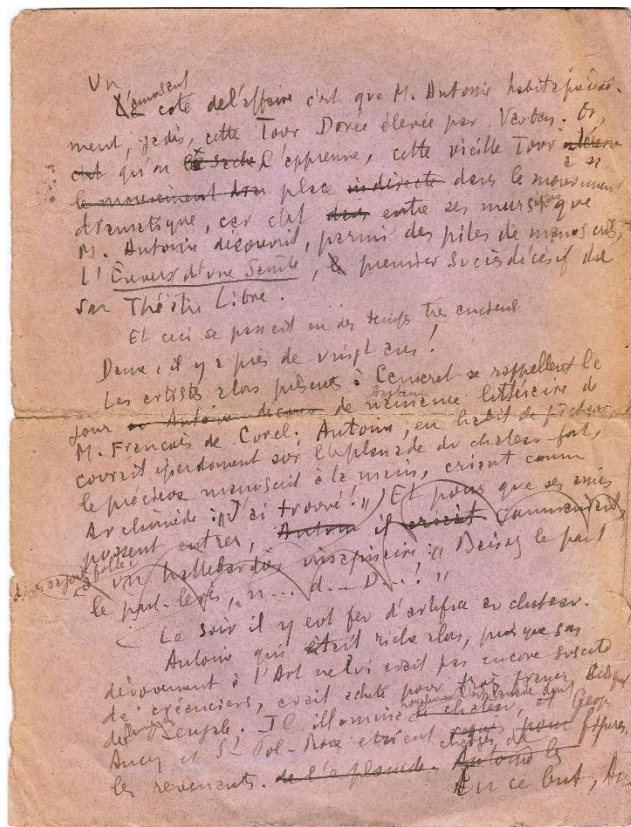
L'Amateur d'Autographes

Confiné

Gazette Hebdomadaire

N° 10

MAI 2020



Saint-Pol-Roux – Souvenirs sur André Antoine [ca 1910].

LIBRAIRIE WILLIAM THÉRY

1 bis, place du Donjon

28800 - ALLUYES

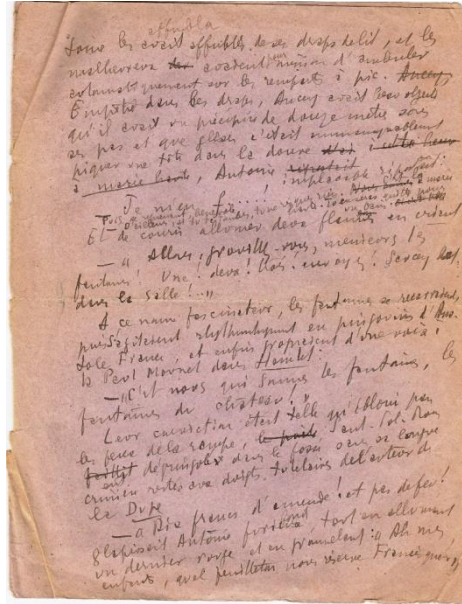
Tél. 02 37 47 35 63

E.mail : williamthery@wanadoo.fr

SAINT-POL-ROUX



[*Souvenirs sur André Antoine*]



Pierre-Paul Roux dit **SAINT-POL-ROUX** [Saint-Henri, 1861 – Brest, 1940], poète et dramaturge symboliste, considéré par André Breton comme « le seul authentique précurseur » du surréalisme. **Brouillon autographe signé « Un camarade »**, non daté (mais très probablement rédigé en 1909 ou 1910), sans doute destiné à un journal, peut-être *Comœdia* ; 3 pages (17 x 22,2 cm) sur papier mauve.

Ces « Souvenirs » sont, à moins d'avoir paru dans un périodique que nous n'avons pas encore pu consulter, inédits. La première page semble avoir été perdue. En effet, aucun titre ne surmonte le texte qui commence *ex abrupto* par la référence à une « affaire », liée à la Tour Vauban, qui n'est pas précisée. Peu importe puisque le récit de la pittoresque anecdote concernant Antoine et ses comparses, lui, est bien complet.

Autre absence : le poète n'a pas signé de son nom mais « un camarade ». La narration, rejetant l'usage de la première personne et faisant de Saint-Pol-Roux un personnage de cette histoire au même titre que Georges Ancy ou Jean Ajalbert, choisit donc de ne pas se présenter aux yeux des lecteurs comme autobiographique. Ce « camarade » pourrait tout aussi bien être un des « héros » de l'aventure qu'un témoin direct ou indirect. L'objectif de cette signature faussement allographe est bien évidemment de masquer l'identité de l'auteur que l'on pourrait accuser de se mettre immodestement en scène et en valeur dans ce « souvenir ». Saint-Pol-Roux, conscient qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, eut, par ailleurs, plusieurs fois recours à un tel stratagème, faisant paraître certains de ses articles sous de faux noms ou les faisant signer par des amis. Dans le cas qui nous occupe, l'avant-dernier paragraphe permet à la fois de dater approximativement le brouillon et de comprendre le but visé par le poète. Il s'agissait d'attirer habilement l'attention du lecteur sur *La Dame à la faux*, la tragédie du Magnifique publiée en 1899 par le *Mercure de France*, dont une pétition, décidée à l'occasion du banquet Saint-Pol-Roux du 6 février 1909 et signée par plus de quatre

cents littérateurs et artistes, réclamait qu'elle fût représentée à la Comédie-Française. Voilà qui nous permet d'affirmer que ce brouillon fut rédigé entre la fin février 1909, date à laquelle Jules Claretie, l'administrateur du premier théâtre français, en accepta le principe à condition que le poète remaniât son œuvre, et le 18 novembre 1910, jour où Saint-Pol-Roux lut sa nouvelle version devant le comité de lecture, qui la refusa.

Et l'anecdote, alors ? On la trouvera fort amusante, mais peut-on la tenir pour véridique ? Remarquons d'abord que, à notre connaissance, il n'en existe aucune autre version ; ni dans les souvenirs publiés des protagonistes, ni ailleurs. Aussi, pour répondre à la question, est-il nécessaire d'examiner les faits. L'auteur ne date pas précisément l'histoire qu'il rapporte ; il se contente de noter : « *Et ceci se passait en des temps très anciens. / Dame, il y a près de vingt ans !* » Imprécision qui nous ramène, à condition de valider notre datation du brouillon, au début des années 1890. Or, Saint-Pol-Roux séjourna pour la première fois à Camaret au cours de l'été 1892 et n'y reviendra pas avant 1898 ; par ailleurs, Antoine louait un étage de la Tour Vauban depuis le mois de juillet 1891 et il est à peu près certain que le metteur en scène se trompe d'année lorsqu'il écrit dans « *Mes souvenirs* » sur le Théâtre-libre à la date du 6 juillet 1892 : « *J'ai déménagé de mon fort de Camaret, et loué en pleine lande, tout à fait à côté du large, une vieille grange isolée⁽¹⁾* ». Antoine, en effet, y passa au moins deux étés et le début d'un troisième comme le laissent entendre les mémoires de son fils : « *[Mes parents] passaient leurs vacances à Camaret, petit port breton situé à l'extrême pointe du Finistère où ils avaient loué, pour cent francs par an, une vieille tour de briques roses construite par Vauban qu'entourait un fossé profond dans lequel, faisant mes premiers pas, je ne manquai pas de choir tête la première au risque de me tuer. Cet accident les incita à louer un peu plus loin, au cœur de la lande, une vieille grange⁽²⁾...* » Né le 17 août 1892, André-Paul Antoine ne put faire ses premiers pas que durant l'été 1893. Notre histoire se situe donc entre la mi-juillet et la mi-août 1892, Antoine devant commencer une tournée en France le 20. Les autres protagonistes ? Georges Ancey passa bien son été, en compagnie du directeur du Théâtre-libre, à Camaret ; Saint-Pol-Roux fit probablement sa connaissance au cours de ce séjour ; « *Les Sabliers* », poème en prose dédié à Georges Ancey et daté « *Camaret, à Pen-Hat, août 1892* » en témoigne. Quant à Jean Ajalbert, qui avait déjà villégiaturé avec Antoine l'été précédent dans le petit port breton, il est fort probable qu'il récidivât en 1892. On trouve, dans le *Journal des Goncourt*, à la date du 3 juillet 1892, cette note qui le laisse volontiers supposer : « *Aujourd'hui, Ajalbert me parlait de la vie d'Antoine, au bord de la mer, à Camaret, où il loge dans le bastion d'un vieux fort, y lisant des pièces jusqu'à quatre heures du matin, et apparaissant, un peigne dans les cheveux, à la fenêtre, sur le bord de midi⁽³⁾*. » Antoine ne devant quitter Paris pour le Finistère que le surlendemain, il n'est pas impossible qu'Ajalbert vînt à parler de la vie camarétoise du metteur en scène à Edmond de Goncourt parce qu'il devait justement l'accompagner ou le rejoindre quelques jours plus tard. Tous les protagonistes évoqués par Saint-Pol-Roux dans son récit se trouvaient donc – avec une quasi certitude – réunis, en cet été 1892, à Camaret.

Lieu, date, personnages... il nous reste à interroger la vraisemblance de l'action. Commençons en soulignant que la mémoire de Saint-Pol-Roux ne se montre pas infallible. Et ce, dès les premières lignes de son texte. Il date cette mémorable soirée du « *jour de naissance* » ou « *baptême littéraire* » de François de Curel, autrement dit du jour où Antoine lut le manuscrit de *L'Envers d'une Sainte*. Or, ce n'est pas au cours de l'été 1892, mais le 30

juillet 1891 – et l'on peut croire ici les *Souvenirs* du directeur du Théâtre-libre – qu'Antoine découvre les trois actes du dramaturge. Découverte à laquelle Saint-Pol-Roux ne put assister, puisqu'il se trouvait alors à Paris⁽⁴⁾. Cette confusion ne serait-elle pas volontaire, l'avènement théâtral de François de Curel préparant, d'une certaine manière, l'espoir final du triomphe de *La Dame à la faux* à la Comédie-Française ? On est en droit de s'interroger aussi sur l'absence de tout public camarétois à cette représentation spectrale de plein air illuminée de feux d'artifice ; la population était-elle à ce point indifférente, farouche ou effrayée par cette troupe parisienne qu'elle n'osât pas mettre le nez dehors pour admirer l'étrange spectacle ? Voilà une absence qui offre au moins l'avantage de réduire considérablement le nombre de témoins. Plus surprenante encore nous semble la relation entre Antoine et Saint-Pol-Roux que le récit suppose. Si le poète assista à certaines représentations du Théâtre-libre, notamment grâce à l'un des premiers collaborateurs d'Antoine, Rodolphe Darzens, avec qui il cofonda *La Pléiade* et qui lui offrira des places, il n'était pas à cette époque un proche du metteur en scène, pour lequel par ailleurs il aura, dans ces années 1890, des mots cruels. La première lettre connue de Saint-Pol-Roux à Antoine est tardive, datant d'août ou septembre 1898⁽⁵⁾ : le Magnifique, installé à Roscanvel, annonce au directeur qu'il a « *fort avancé [s]on drame* », *Les pêcheurs de sardine* qu'il destine au Théâtre Antoine. Le vouvoiement est alors de mise et le restera jusqu'en avril 1903, soit deux mois après qu'André Antoine aura accepté d'être l'un des témoins au mariage du poète le 5 février. Il acceptera également d'être le parrain de Divine, baptisée le 23 avril 1903. Leur amitié ne se sera donc pas faite en un jour ; et ce rappel rend plus qu'improbable le tutoiement que donne à lire la dernière réplique que Saint-Pol-Roux prête à Antoine dans son récit. Celle-ci, néanmoins, prend tout son sens si l'on se souvient que, en 1906, le désormais directeur de l'Odéon avait refusé, malgré leur amitié nouvelle et leur voisinage camarétois⁽⁶⁾, d'inscrire *La Dame à la faux* à son programme, causant une probable brouille entre les deux hommes⁽⁷⁾. L'ultime réplique mettrait ainsi en scène, sur un mode caricatural, l'opposition esthétique entre Antoine et Saint-Pol-Roux, le cri du metteur en scène en faveur du « réalisme » s'opposant aux « fantômes » idéoréalistes du poète.

Pour conclure, nous déduirions volontiers que le Magnifique aura créé, à partir d'un souvenir réel – une représentation improvisée donnée sur la Tour Vauban par quelques artistes parisiens un soir d'été de l'année 1892 – une fantaisie narrative destinée à attirer habilement l'attention sur sa *Dame à la faux* et à révéler au grand public, comme en son temps *L'Envers d'une Sainte* révéla François de Curel, son auteur, le dramaturge Saint-Pol-Roux.

Mikaël LUGAN



N O T E S

(1) André Antoine, « *Mes souvenirs* » sur le *Théâtre-libre*, Paris, Arthème Fayard, 1921 ; puis : édition établie et annotée par Patrick Besnier, Tusson, Du Lérot, éditeur, 2009, p. 220. Nous nous référons désormais à cette dernière édition.

(2) André-Paul Antoine, *Antoine, père & fils (souvenirs du Paris littéraire et théâtral 1900-1939)*, Paris, Julliard, 1962, p. 31.

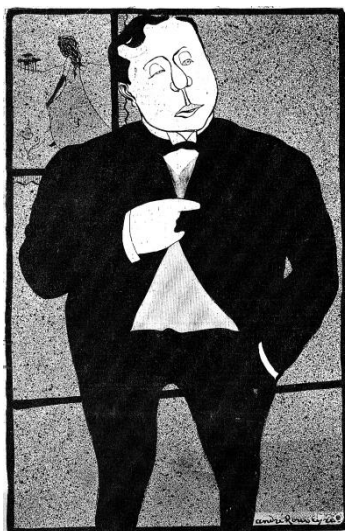
(3) *Journal des Goncourt (mémoires de la vie littéraire)*, tome neuvième 1892-1895, Paris, Charpentier-Fasquelle, 1896, p. 52-53.

(4) Saint-Pol-Roux réitérera son erreur dans ce passage de *La Randonnée (La Revue de l'Ouest*, n° 15, août 1932, p. 31 ; et *La Randonnée*, Mortemart, Rougerie, 1978, p. 83) où s'adressant à André-Paul Antoine, son pilote, il écrit : « *Tu allais moins vite, quelques jours avant de naître à Paris, mon cher André-Paul, avec la pacificarriole du brave Chantoux, dans laquelle j'avais de mon bras aidé la gracieuse Maman à monter, il y a quarante ans, là-bas, devant le pont-levis de cette Tour ancienne où tes parents passaient l'été. Mil huit cent quatre-vingt-douze ! époque légendaire de l'Envers d'une Sainte et des Inséparables, ces vitesses d'alors qu'a foutrement dépassées l'Ennemie.* » *Les Inséparables*, comédie de Georges Ancey, fut créée le 2 mai 1889 par le Théâtre-libre ; quant à *L'Ennemie*, la comédie d'André-Paul Antoine, fut jouée au Théâtre Antoine le 5 avril 1929.

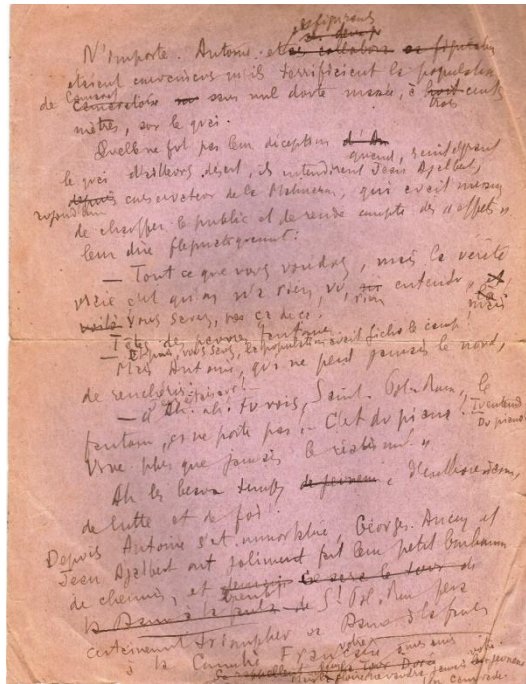
(5) L'épaisse correspondance Saint-Pol-Roux – André Antoine, composée essentiellement des lettres du premier au second, est conservée au Département des Arts du Spectacle de la BnF sous la cote : 4-COL-113(6457).

(6) Saint-Pol-Roux résidait depuis 1905 dans le manoir qu'il s'était fait construire sur la « montagne » de Camaret non loin de la maison d'Antoine.

(7) Brouille qui pourrait expliquer un « trou » de près de trois ans dans la correspondance, entre octobre 1906 et mars 1909.



Antoine par André Rouveyre.



Un amusant côté de l'affaire c'est que M. Antoine habita précisément, jadis, cette Tour Dorée élevée par Vauban¹. Or, qu'on l'apprenne, cette vieille Tour a sa place dans le mouvement dramatique, car c'est entre ses murs épais que M. Antoine découvrit, parmi des piles de manuscrits, L'Envers d'une Sainte, premier succès décisif de son Théâtre Libre².

Et ceci se passait en des temps très anciens.

Dame, il y a près de vingt ans !

Les artistes alors présents à Camaret se rappellent le jour de naissance / baptême littéraire de M. François de Curel³ ; Antoine, en habit de pêcheur, courait éperdument sur l'esplanade du château-fort, le précieux manuscrit à la main, criant comme Archimède : « J'ai trouvé ! » ~~Et pour que ses amis pussent entrer, Antoine il criait commandait, dans sa joie folle, à un halberdier imaginaire : « Baissez le pont, le pont levés, n... d... D... ! »~~

Le soir il y eut feu d'artifice au château.

¹ Conçue dès 1689 par Vauban, et bien que sa construction ne débutât qu'en 1693, cette tour dominant le sillon camarétois contribua, malgré son inachèvement, à repousser la flotte anglo-hollandaise lors de la bataille du 18 juin 1694. Découvrant Camaret en juillet 1891, André Antoine louera ce « vieux fort en ruines » pour ses villégiatures estivales de 1891 et 1892.

² Dans *Mes souvenirs du Théâtre-Libre*, à la date du 30 juillet 1891 (p. 203), Antoine écrit : « L'affluence des manuscrits est telle que je n'en ai pas loin de cinq cents entassés dans ma petite chambre du fortin de Camaret. J'ai attaqué le tas, et hier soir, comme je travaillais assez avant dans la nuit, je suis tombé sur trois actes, L'Envers d'une sainte, d'un M. Charles Watterneau [pseud. de François de Curel], qui m'ont donné un coup de fièvre et empêché de dormir le reste de la nuit. J'ai écrit à ce monsieur pour dire mon impression et que, bien entendu, sa pièce était retenue pour l'année prochaine. » La création de la pièce en trois actes de François de Curel eut lieu au Théâtre-Libre le 1^{er} février 1892.

³ François de Curel (1854-1928), auteur de pièces à thèse, plutôt naturalistes, avait, après avoir essuyé plusieurs refus de théâtres traditionnels, adressé en ce même été 1891 trois manuscrits, sous des pseudonymes différents, à André Antoine qui, ignorant l'identité unique de leur auteur, les retint tous trois.

Antoine qui était riche alors, puisque son dévouement à l'Art ne lui avait pas encore suscité de créanciers, avait acheté pour trois francs cinquante de flammes de Bengale. Il illumina royalement l'esplanade dont Georges Ancey⁴ et Saint-Pol-Roux étaient chargés de figurer les revenants. En ce but, Antoine les avait affublés / affubla de ses draps de lit, et les malheureux avaient pour mission d'ambuler automatiquement sur les remparts à pic. Empêtré dans les draps, Ancey avait beau objecté qu'il avait un précipice de douze mètres sous ses pas et que glisser c'était inmanquablement piquer une tête dans la douve, Antoine implacable répondait :

– Je m'en f... !

Puis se reprenant, bénévole :

– D'ailleurs, si tu tombes, tu ne risques rien. C'est la marée haute. Tu en seras quitte pour un bain.

Et de courir allumer deux flammes en criant :

– « Allons, grouillez-vous, messieurs les fantômes ! Une ! deux ! trois ! envoyez ! Sarcey⁵ est dans la salle !... »

À ce nom fascinateur, les fantômes se recarraient, puis s'agitaient rythmiquement en pingouins d'Anatole France⁶, et enfin grognaient d'une voix à la Paul Mounet dans Hamlet⁷ :

– « C'est nous qui sommes les fantômes, les fantômes du château ! »

Leur conviction était telle qu'ébloui par les feux de la rampe, ~~le poète~~ Saint-Pol-Roux en dégringola dans le fossé sans sa longue crinière restée aux doigts tutélaires de l'auteur de la Dupe⁸.

⁴ Georges Ancey (1860-1917). C'est en 1887 qu'Antoine fit la connaissance du dramaturge ; ce dernier lui avait confié *Monsieur Lamblin*, comédie en un acte, que le Théâtre-Libre créera le 15 juin de l'année suivante. Une amitié naîtra rapidement entre les deux hommes. Passant souvent ses étés avec Antoine, Ancey avait également loué une petite maison à Camaret.

⁵ Il s'agit bien évidemment du critique dramatique Francisque Sarcey (1827-1899) qui, à l'époque évoquée par Saint-Pol-Roux, officiait hebdomadairement dans *Le Temps*. Conscient de l'influence de l'oncle Sarcey, le poète – qui signait encore de son nom de baptême – lui avait offert un exemplaire de *La Ferme* (Paris, Ghio, 1886) avec cette dédicace : « À Francisque Sarcey / Agréez, cher maître, ces modestes pages de ma première jeunesse – en attendant les œuvres prochaines qui sans doute vous feront me lapider. Veuillez seulement ne pas jeter au panier mon nom d'inconnu. Mon tour viendra. Humblement. Respectueusement. Paul Roux. Paris, 19 rue Turgot. » Six ans plus tard, il se moquera – sans cruauté toutefois – de l'incompréhension du critique face aux tentatives dramatiques nouvelles dans un article de *L'En-dehors* (n° 45, 13 mars 1892, p. 2) : « Autour de la barbe blanche de Francisque Sarcey ».

⁶ *L'île des Pingouins*, le roman d'Anatole France, parut en 1908 chez l'éditeur Calmann-Lévy.

⁷ Le comédien Paul Mounet (1847-1922), sociétaire de la Comédie-Française, joua en mai 1904, aux côtés de son frère aîné Mounet-Sully qui incarnait Hamlet, le rôle du spectre dans l'adaptation, par Alexandre Dumas et Paul Meurice, de la pièce de Shakespeare.

⁸ *La Dupe*, pièce en cinq actes de Georges Ancey, fut créée le 19 décembre 1891 au Théâtre-Libre.

– « Dix francs d'amende ! et pas de feu ! » glapissait Antoine furibond, tout en allumant un dernier rouge et en grommelant : « Ah mes enfants, quel feuilleton nous réserve Francisque ! »

N'importe. Antoine et ses figurants étaient convaincus qu'ils terrifiaient la population de Camaret sans nul doute massée, à trois cents mètres, sur le quai.

Quelle ne fut pas leur déception quand, réintégrant le quai d'ailleurs désert, ils entendirent Jean Ajalbert, aujourd'hui conservateur de la Malmaison⁹, qui avait mission de chauffer le public et de rendre compte des « effets » leur dire flegmatiquement :

– *Tout ce que vous voudrez, mais la vérité vraie c'est qu'on n'a rien vu, rien entendu, mais vous savez, pas ça de ça !*

Têtes des pauvres fantômes.

– *Et puis, vous savez, la population avait fichu le camp !*

Mais Antoine, qui ne perd jamais le nord, de renchérir :

– « *J'en étais sûr ! Ah ! ah ! tu vois, Saint-Pol-Roux, le fantôme, ça ne porte pas ! C'est du piano ! Tu entends... Du piano ! Vive plus que jamais le réalisme !* »

Ah les beaux temps de jeunesse, d'enthousiasme, de lutte et de foi !

Depuis Antoine s'est immortalisé, Georges Ancey et Jean Ajalbert ont joliment fait leur petit bonhomme de chemin, et bientôt demain ee sera le tour de la Dame à la faux de St-Pol-Roux fera certainement triompher sa Dame à la faux à la Comédie Française.

Mais votre gloire, ô mes amis, ne vaudra jamais votre jeunesse.

Un Camarade.



⁹ Jean Ajalbert(1863-1947), l'un des premiers amis parisiens de Saint-Pol-Roux, rencontré sur les bancs de la Faculté de Droit en 1882 ou 1883, se lia avec Antoine dès 1887. Comme Georges Ancey, il lui arriva d'accompagner le metteur en scène dans ses estivales escapades bretonnes. Son adaptation théâtrale de *La Fille Élisa* d'Edmond de Goncourt fut représentée par le Théâtre-Libre le 26 décembre 1890. Ajalbert occupa les fonctions de conservateur du château de la Malmaison de 1907 à 1917.